

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 27 (1990)
Heft: 1016

Artikel: Approche de la mystique
Autor: Cornuz, Jeanlouis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1020562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Approche de la mystique

On se dit: il va sans doute être question d'hindouisme, de bouddhisme; peut-être de confucianisme... De sectes plus ou moins illuminées; de saints plus ou moins émaciés...

Or, ce qui frappe tout d'abord dans les deux volumes de Carl-A. Keller, c'est le fait que l'auteur étudie tout cela — et s'attache également aux courants mystiques qui peuvent se manifester au sein de religions, dont le mysticisme n'est pas l'aspect dominant, tant s'en faut.

La semaine passée, je citais le Rabbi Menahem Mendel de Kotzk, mentionné dans le dernier paragraphe du chapitre VII («Folie et identité véritable»), intitulé: «Phénoménologie de la folie mystique.»

Le chapitre VI considère les rapports qu'il y a entre la mystique et l'éthique — la morale, si l'on préfère. Et cela à l'intérieur du christianisme, du judaïsme, de l'islam et du bouddhisme.

Le chapitre VIII est consacré à «L'amour fou» — dans l'hindouisme, dans le tantrisme («Divinisation de la sexualité dans le tantrisme érotique»),

dans le soufisme, le judaïsme et la tradition chrétienne. Un autre chapitre, je ne dirais pas: le plus intéressant — ils le sont tous — mais le plus actuel, étudie les *Contre-sociétés*. Car le mystique, le plus souvent et presque nécessairement, est un marginal. Il y a donc des contre-sociétés bouddhiques, hindouistes, judaïques, chrétiennes et islamiques. Et Carl-A. Keller s'interroge sur les «fonctions de la contre-société» et sur ses «rapports avec la société civile» (Chapitre XI, 3).

Le livre se conclut par ce que l'auteur appelle avec une douce ironie: *Bibliographie élémentaire...* Quelque 530 ouvrages à lire pour une première approche, toute superficielle.

Ceci me rappelle fort ces malheureux gymnasiens, qui désiraient présenter une causerie ou une dissertation sur Stendhal, que j'envoyais malicieusement chez le regretté Ernest Abravanel, et qui ressortaient de la Librairie du Grand-Chêne deux heures plus tard, les yeux exorbités et lestés des vingt volu-

mes essentiels, qui leur permettraient d'esquisser leur travail.

Je ne crois pas changer de sujet en disant quelques mots des trois récits remarquables que Jean Pache nous propose sous le titre de *La Straniera* (Ed. Zoé) — trois récits, «Heureusement, il n'arrive jamais rien», «Enseveli vivant dans le reflet des nappes bleues» et «La Straniera», précisément — qui parlent d'amour fou (L'une des épigraphes est tirée de Breton, et ce n'est pas pour rien), c'est-à-dire d'un amour au-delà de l'amour; d'un amour total, qui ne s'accomplit que dans une sorte de communion mystique, c'est-à-dire encore dans la mort... Dans le premier récit, Blanche Chauxmorte, l'héroïne, n'a jamais accepté la disparition de son fiancé, Arthur Crépy, disparu mystérieusement juste après l'avoir accompagnée chez elle — peut-être assassiné, peut-être enlevé (mais pourquoi? et par qui?); peut-être englouti par accident dans le marécage. Elle n'accepte pas, dérive toujours plus dans la folie — ce que nous appelons «folie», jusqu'au point où elle se persuade qu'il est revenu («Tu es revenu! Je le savais!») et le rejoint dans la mort.

Dans le second récit... Mais de ceci la semaine prochaine. ■

NOTES DE LECTURE

«Féminin – Masculin»

(jg) Un nouveau courant féministe se cherche aujourd'hui après dix ans d'atonie et de digestion des mouvements des années 70. Le livre *Féminin-Masculin* en est un bon exemple. L'article d'Edith Slembeck, «L'éloquence réduite au silence», nous a particulièrement frappé. L'auteur y examine des micro-comportements, la façon dont l'échange verbal au cours d'une conversation est en fait hautement significatif des rapports entre les sexes.

Ainsi les femmes utilisent deux fois plus de conditionnels que les hommes et cinq fois plus d'expressions limitatives, telles que «probablement», «peut-être», «c'est possible». Dans une discussion professionnelle, cela apparaît aussitôt comme une façon de se déprécier, de limiter l'importance de ce que l'on dit, et donc en définitive, de ne pas être écouté.

Il semble que les femmes utilisent beaucoup ce que les linguistes de langue anglaise appellent des *tag questions*, autrement dit le fait de terminer un énoncé par une question qui vise à rechercher l'approbation de l'interlocuteur, du genre «tu ne penses pas?» ou bien «non?». C'est aussi une façon de montrer que l'on n'est pas très sûr de ce que l'on dit. Il s'agit bien sûr de moyens langagiers qui sont appris durant l'éducation des filles et dont le but social est d'éviter qu'une femme se mette trop en avant ou s'impose, ce qui est perçu traditionnellement comme non féminin.

L'auteur insiste aussi sur ce qu'il appelle le style vocal. La bienséance veut qu'une femme parle d'une voix détimbrée et légèrement aiguë. Or, il s'agit là de caractéristiques vocales qui, chez un homme, indiquent l'apparition de l'émotion; d'où l'impression qu'une femme est toujours émotive. Edith

Slembeck s'attache aussi aux interruptions. Elle montre que dans une conversation, les hommes sont plus souvent les auteurs des interruptions et que ce sont généralement les femmes qui en sont les victimes.

Il est certain que ces analyses des comportements permettent de mettre à jour les racines de l'inégalité non seulement entre les femmes et les hommes, mais aussi dans de nombreuses situations. Il serait passionnant de réaliser de telles analyses dans des parlements, par exemple. Il y a peut-être des façons différentes de s'exprimer selon que l'on se sait majoritaire ou minoritaire, que l'on veut ou non être pris au sérieux.

Il y a certainement des règles du jeu linguistique à respecter, de quoi ouvrir un joli champ de recherches pour un universitaire en mal de sujet de thèse. ■

Féminin-Masculin, publications de l'Université de Lausanne, Payot, 1990.